

Camille Brunel



l'arbalète gallimard récit

Extrait de la publication

Vie imaginaire  
de Lautréamont

*Vie imaginaire de Lautréamont*

CAMILLE BRUNEL

# Vie imaginaire de Lautréamont

récit

l'arbalète gallimard

## **l'arbalète**

collection dirigée par  
Thomas Simonnet

© *Éditions Gallimard, 2011.*

*à Noémie,  
à ma mère,  
à mon ancien professeur de rhétorique.*



«Ce n'est pas en termes d'images visuelles qu'on doit analyser la poésie ducassienne. C'est en termes d'images cinétiques.»

Gaston BACHELARD, *Lautréamont*.

«Ce livre a été conçu, puis écrit, en tout ou en partie, sous diverses formes, entre 1924 et 1929, entre la vingtième et la vingt-cinquième année. Tous ces manuscrits ont été détruits, et méritaient de l'être.»

Marguerite YOURCENAR,  
Carnets de notes des *Mémoires d'Hadrien*.

«Il n'y a rien d'incompréhensible.»

Isidore DUCASSE, *Poésies II*.





## PREMIÈRE IMAGE

Lautréamont à Pau s'emmerde ferme pendant un cours complètement naze.

Voix off : « Isidore Ducasse a dix-sept ans, il ne sait pas qu'il va devenir Lautréamont. Rien n'est moins sûr ; à vrai dire les chances sont bien supérieures de ne devenir personne plutôt que l'auteur des *Chants de Maldoror*. Ses idées, personne ne lui dit qu'elles sont bonnes. Il croit en lui mais il peut se tromper. Comme des centaines d'autres jeunes hommes de sa génération qui s'essaieront à la littérature pour finir journalistes, professeurs, maçons, morts de la vérole à trente-deux ans ou capitaines tués dans les tranchées. Isidore Ducasse est Isidore Ducasse, et personne de plus. Ses rêveries lycéennes ne valent rien, ses visions parisiennes ne sont que la lubie d'un gamin entretenu par un père plein aux as qu'il n'a même pas à remercier pour cette pension lui permettant de vivre sous les toits de la capitale, d'aller au bordel entre deux journées passées à jouer du piano ; à imaginer, quelques heures par jour, une ou deux choses violentes. Ducasse, d'ailleurs, est très souvent mauvais. Il pense parfois – tout en sachant que cela n'arrangera rien à la qualité de ses tentatives – qu'il n'arrivera à rien, qu'il faudra, un jour, rentrer dans le rang – le suicide étant exclu, bien que tentant. Il est irresponsable d'avoir abandonné Polytechnique sur le pari d'un talent dont l'existence est moins probable encore que celle de

Dieu. Ce qui constitue une suffisamment bonne raison de détester ce dernier.

Ducasse n'ignore pas que la voie qu'il choisit – passer ses journées sur sa chaise, perdant l'habitude de faire l'effort de rencontrer des gens pour ne plus se parler qu'à lui-même, à ce Lecteur hypothétique qui n'est personne d'autre que lui-même – il n'ignore pas que cette voie n'est pas la bonne. Qu'elle n'est pas raisonnable. Que des centaines de jeunes comme lui, mais sans Papa, mourront bientôt de la famine, parce que l'Empire n'a franchement que faire de leur inutile existence. Aussi absurde que douloureuse.»

Les arrière-plans sont en images de synthèse, seuls l'acteur jouant Ducasse et le premier étage des boutiques sont réels. La voix off reprend.

«Ce qu'il ne prévoit pas, c'est sa mort, précoce. Parce que ce jour-là, il est en pleine santé. Il évite les gens qu'il connaît, pense à la pièce de théâtre qu'il veut aller voir – un Shakespeare attendu depuis plusieurs mois à Paris. Bref, il ne prévoit pas qu'il va devenir Lautreàmont, il ne prévoit pas qu'il va mourir. Il ne prévoit pas que cette image, qu'il cherche à mettre en mots depuis la veille, du pendentif humain place Vendôme, sera glosée – après deux guerres mondiales qu'il lui arrive d'imaginer – par des hommes plus vieux que lui, la génération des arrière-petits-enfants qu'il n'aura jamais. Il se dit qu'il doit s'acheter du papier. Son péché mignon, il en achète sans cesse. Mais il a appris à ne pas garder systématiquement ce qu'il écrit. Il ne sait pas qu'il a tort, coincé dans cet instant présent où il se prend les pieds dans les anfractuosités de la rue pavée; chaleur, odeurs, bruits; au-delà desquels rien n'existe. Le XX<sup>e</sup> siècle n'existe pas. Le XXI<sup>e</sup> pas plus que le XXIII<sup>e</sup>. 1868 est alors le fer de la flèche d'Héraclite, lancée vers le cœur d'on ne sait quel Dieu voué à mourir en même temps que moi qui écris, vous qui lisez, et vous qui regardez. Voici l'instant présent de

ce jour où Ducasse n'existe pas plus que le quidam gras qu'il vient de croiser.»

Regardez et écoutez. Tout est exact. Regardez et écoutez, et oubliez que vous n'existez pas.



## I

*4 avril 1846*

À l'origine, nous étions tous là. On nous avait assigné une date de naissance : certains sont nés très vite, d'autres ont dû attendre dans le noir. Le 12 août 1188, le 3 décembre 1525, le 4 avril 1846, le 16 mars 1986 ; le 21 juillet 2401. La naissance est tout ce qui nous reste de destin, et nous plonge, une fois passée, dans la nuit sans présages de la réelle lumière. Au moment de la naissance, le bébé se révèle comme une photo. Le liquide amniotique est un bain révélateur : le bébé naît comme une image. Ceux qui naissent aujourd'hui ont eu un temps d'incubation plus long, leurs contrastes sont plus marqués. Leur responsabilité est plus grande, ainsi que leurs programmes de littérature. Ducasse n'étudierait jamais Wilde, Huysmans, Sartre, Ionesco, Koltès. Il n'ira jamais au cinéma : né trop tôt pour Méliès, Hitchcock, Spielberg. Il n'écouterait jamais Arnold Schönberg, Miles Davis et Kurt Cobain.

À l'origine, nous nous connaissions tous. Nous tapions sur l'épaule de ceux qui portaient franchir la porte. Ils avaient le trac, certains plus que d'autres. On dit que Ducasse était terrorisé.

Le 4 avril 1846, à 9 heures du matin, ce fut son tour.  
Il avait vingt-quatre ans devant lui.

## II

8 mai 1851

*« En quoi tu te transformes ?*

*– En renard. »*

Sur l'image, les sous-titres recouvrent les voix espagnoles de la servante et du garçon. Le regard est attiré vers le bas de l'écran, par les mots blancs :

*« Moi, je me transforme en jaguar, et je te dévore tout cru.*

*– Eh bien moi, je me transforme en héron, je m'envole, et tu ne peux pas m'attraper pour me manger.*

*– En héron ? Alors je me transforme en cheval, je galope très vite, et j'arrive là où tu t'es posé, et je te roue de coups de sabot.*

*– Moi, Mana, je me transforme en coq, et je te fais très peur, parce que les chevaux ont très peur des coqs. Alors, en quoi tu te transformes ?*

*– Cruel garçon. De toute façon je me transforme en carancho, et avec mon bec, je mange tes délicieux petits cuissots de poulet. »*

Dans son habit de toile blanche, l'enfant éclate de rire, et la servante glisse ses mains sous les draps pour le chatouiller. *« Isidoro Luciano, donnez-moi vos cuissots ! »*

Rires.

Dans le couloir du 9, calle Camacuá, passe le père.

*« Mana, laisse-le dormir, ou je serai obligé de le donner aux cimarrones pour avoir la paix. »*

Les pas s'éloignent jusqu'au salon où François Ducasse s'alan-  
guait dans un fauteuil pour lire.

*«Mana, promets-moi que papa ne me donnera jamais aux chiens pour que je le laisse lire tranquillement.»*

La frayeur dans les yeux de l'enfant est bien plus réelle que son image derrière les sous-titres. La lanterne du veilleur projette sa lumière à l'intérieur de la chambre. *«Il est 23h!»*

*«Et puis, de toute façon, je me transforme en chien. Ils ne me mangeront pas, si je suis l'un des leurs.»*

Mana ouvre des yeux furieux. Le petit garçon pousse un cri et se réfugie sous son édredon.

*«Si tu te transformes en chien, moi je me transforme en tapir, et je viens te manger les puces avec ma longue, longue langue gluante...»*

Elle passe son bras sous l'édredon et le bras se fait langue, la peau fourmilière. Quelques heures après l'heureux festin de faux insectes, les *cimarrones* aboient dans la plaine, peut-être dévorent-ils quelque messenger égaré.

Isidoro dort, profondément.

À 5 heures retentit un coup de canon qui fait sursauter ses rêves, et ceux de Simon, petit frère de sa mère Céleste. Au coup de canon Simon se réveille, s'en va préparer le pain. Ce jour-là, Isidoro s'éveille à 8 heures. Mana est là, toujours, elle l'accompagne à la cuisine où il doit saluer son père.

Quelques heures à peine après le petit déjeuner, sur les affiches de propagande glissées par les fenêtres montévidéennes pour semer la rébellion, l'on voit Basques et Pyrénéens brandir des enfants empalés. Isidoro contemple le dessin tombé au milieu de ses jouets, la petite fille brune et la pointe de fer sortie par son nombril. L'homme à la baïonnette ressemble à Simon. Nous sommes le 8 mai 1851; cinq mois plus tard prend fin le siège de Montevideo. Le mal est fait, l'enfant a cessé d'être bon.

### III

*Février 1856 – Juin 1857*

Nouvelle scène d'enfance. Champ de Maldoror traversé par les loups, les chiens et les années, 1852, 1854, 1855, batailles, insurrections, débarquements autour de la chambre. Contrechamp des volets entre lesquels l'œil d'Isidoro observe, cligne, et s'éloigne.

Bruit de pieds nus sur les tommettes froides. Toute une salle écoute – une centaine de personnes enfermées dans une boîte, un cercueil avec un œilleton; vous comptez parmi ces gens. La boîte se déplace et du fond de votre fauteuil vous êtes persuadés qu'il n'y a qu'un écran devant vous. L'image semble collée à la paroi comme une ombre. Vous rêvez encore à une sortie dans votre dos mais vous êtes enterrés sous une tignasse aussi débraillée qu'hermétique; collés au réel, aux couleurs collées aux formes, aux formes collées à une époque, à un temps : février 1856, carnaval de Montevideo, forme d'un corps, volume d'un masque grotesque sur un visage sale, d'une lame insurgée qui lui coupe la tête, à commencer par la nuque. Si vous vous levez, vous pourriez frapper du poing contre ce que vous pensez être une toile et entendriez le verre du cristallin résonner; vous oseriez peut-être le briser, vous pencher hors de la lentille et vous retourner, 360° de réel, de plein champ auquel on n'échappe pas. Où l'on vit comme en un long plan-séquence, où le sommeil n'est que le cache de raccord entre les jours.

L'enfant en train de lire vous offre le refuge d'une discontinuité retrouvée, de phrases rassurantes, séparées par des points comme les jours par des nuits. Elles appartiennent à la bibliothèque de l'homme, ce père effrayant : signées Aloysius Bertrand, Mérimée, Dumas, Molière, Racine, Chateaubriand, Voltaire – lues une fois et enregistrées. *Samplées*. Fin juin 1856 : François Ducasse, nouveau chancelier, emmène son fils se pavaner au café de l'Europe.



Isidore, dans un coin, lit : Mérimée. Derrière ses yeux d'enfant seul, vous ignorez la discussion du père avec un autre garçon, Armand Vasseur, fils du tenancier. Moins féminin, plus convenable. Quand Charles, le père d'Armand, vient poser la main sur son épaule, lui demande d'écrire ce qu'il aura pensé de sa lecture, Isidore ne se sent pas moins mélancolique. Il pense à son précepteur, défroqué au chômage, professeur de latin, de solfège et de piano. De grammaire française.

Nuit après nuit, le 16 juillet approche, sans qu'on l'ait accepté. Longs travellings à la suite d'une calèche dans le plan boueux des rues – il faut vous porter, tombe pesante, masse informe des pas-encore-nés – jusqu'au cirque de Santa Teresa del Pantanos, en banlieue, où l'enfant à la jeunesse couverte d'une casquette d'officier rampe – jusqu'à une arène engagée de deux mètres carrés. Vacarme omniprésent, on croirait que Dieu s'est mis à hurler, et au milieu du sable, deux animaux de papier se ruent l'un sur l'autre au milieu du cadre bousculé par la foule en sueur, écrasée de grandes émotions. Coup de griffe sec, peau arrachée, œil arraché, morceau de cet épais papier de chiffon tournoyant dans l'espace et la poussière, la poussière épaisse comme les flots. Des traits de plume à l'encre de Chine sur le corps des coqs qui s'entre-déchirent, l'un d'eux voudrait prendre son envol mais se heurte à la cage, l'autre saisit dans son bec blanc une patte dont il fait des confettis. Un œil de papier vole, porté par le souffle, jusqu'à la main d'Isidore, accroupi contre la cage. Il saisit cet œil et le glisse dans sa poche, où il continue de voir – d'une vision froissée. Puis l'un des coqs plonge son crâne jusqu'à la racine du cou dans le torse de l'autre.

Une voix amie, celle de Plantet, que Ducasse invite chez lui, *calle Camacúa*.

Vous ne mangez ni ne parlez plus, collés à l'existence de l'autre, en enfance. Passe un jour de septembre 1856, au nord-est de Toledo, où Plantet et François emmènent Isidore assister au dressage

d'étalons. Impossible de profiter des nuits de raccord, rêves et cauchemars sont visibles aussi. Les jours comme des numéros de cellule, dans une prison où l'on en changerait toutes les vingt-quatre heures, 15-02-1857, carnaval à nouveau. Le volume du masque sur le corps sali de sueur, de bave, de vomi, d'urine et de sang d'un ami de François : l'épidémie de *vomito negro* frappe la ville, change les appendicites en péritonites, empêche les individus de chier dans leurs sombres cabanes reculées, dans leurs pots de chambre, les fait vomir à la place. Mars 1857, François Ducasse, chancelier dévoué, revient d'une journée passée à évacuer les ordures qui s'amoncellent quand la population reste cloîtrée chez elle, dans sa ville morte, son chaos silencieux et putride. Isidore voit son père rentrer, il sent mauvais mais c'est le cas depuis le début de la semaine. Il entend hurler et regarde par l'embrasure de la porte interdite : le pot de chambre collé au menton, François Ducasse évacue ses selles liquides par la bouche.

« Fous le camp ! hurle-t-il, dégage ou ça t'arrivera aussi ! » L'épidémie – encore avril... mai... juin – tuera près de neuf cents hommes, femmes et enfants. Après avoir de moins en moins circonscrit ses cauchemars à son sommeil, les avoir vécus éveillé comme s'il en avait lu le film sur l'ombre de vitraux projetée sur des dalles, rouge et bleu sur ses pieds, Isidore ne meurt pas, continue de vieillir, un peu inquiet, oui, un peu inquiet, un peu inquiet lorsque rugissements et cris viennent traverser son repos, dans la ville où, l'épidémie partie, l'administration revenue, les jaguars longent les maisons basses avec un grognement.

Retour, à la faveur d'un cache, à l'année 1852. Au cimetière central de Montevideo, sur une mare, flottent les cercueils d'insurgés attaqués par l'humidité, cadavres à ciel ouvert. L'enfant ne sera jamais allé voir. C'était pourtant là, toujours, autour de sa chambre – à quelques kilomètres près : centaines d'yeux morts, qui regardaient changer les étoiles et les dates, passer les nuages, et les jours en Uruguay.

## IV

*Septembre 1857 – Juin 1859*

Quand son père entre dans la bibliothèque et le surprend en pleine lecture de *L'Ensorcelée*, Isidore est certain que c'est pour le punir. Il n'en est rien, François se montre particulièrement doux. Mana reste dans le chambranle, sans sourire. Isidore se lève, décontenancé : c'est le début d'une mauvaise semaine comme il en connaîtra des centaines. Lorsque le précepteur lui accordait un peu de temps, le lundi matin, c'était en général pour le laisser lire ; ce jour-là, Isidore doit être vacciné. C'est la variole. C'est un scalpel que saisit le docteur Brunel, ancien chirurgien de la marine convoqué par le chancelier. C'est une scarification – oh, rien, vraiment, une bénigne incision superficielle de la peau. C'est la poigne de fer de Mana et de son père sur le garçon de onze ans que la stupeur envahit, qui songe de moins en moins à se débattre. C'est l'application de pus sur la plaie, et le pansement de gaze épaisse qui enferme la brûlure contre la peau. Deux jours de convalescence, et la guérison. Rien du tout, vraiment.

Profondeur du regard des condamnés de Montevideo, debout le long d'un mur, près de sept cercueils, face à sept tireurs, face à une foule – face à trois enfants au premier rang de la foule : le grand Plantet, le petit Cazeaux et Ducasse lui-même. Bandeau de laine noire que l'on colle, comme pour y enfermer une brûlure, sur les yeux du peloton d'exécutés ; silence. Synchronisation des corps qui s'agenouillent, la chemise percée au côté gauche, puis collée à la poussière qui boit le sang. Précision documentaire de la reconstitution par la mémoire coupable de n'être pas le réel, en quête d'absolution par l'excès de détails : près des enfants le moindre fil

de coton, le moindre cheveu, sur la peau la moindre écorchure, sont nets. Les mains calleuses semblent jaillir de derrière, la foule entoure, elle étouffe. Précision nauséuse jusque sur la plage de sable blanc, contemplée à travers le feuillage des platanes, que le pampero empêche de reposer en paix.

Sabots qui s'enfoncent dans le sable. Jarrets gris pommelé. Jeunes pieds aux étriers. Et sans que l'on voie de visage, enthousiasme de la voix encore enfantine d'Isidore, qui exhorte ses deux amis à le suivre au galop jusqu'à la paillote de don Victor, jusqu'aux peaux de jaguars clouées sur ses murs. Lorsque soudain éclate un morceau de piano, de ceux que joue le précepteur : sur l'image portée par le vent, un *Nocturne* de Chopin. L'orage gronde sur la plaine, et la fausse foudre qui se fige donne l'impression d'un ciel définitivement craquelé. Dans le souvenir, plus de Cazeaux à impressionner, ni de Plantet auquel obéir, mais des gauchos gardant le bétail sous le tonnerre. Voici Isidore à onze ans, invoquant l'inspiration, soupirant devant le cheval de bois posé dans un coin de sa chambre.

Sans qu'il l'ait voulu, son esprit a vagabondé jusqu'au marais d'un souvenir sans retouche. Le grain n'est plus celui du réel mémorisé, mais de la véritable lumière ayant frappé la rétine. Une vache égarée paît sur un chemin, insensible au ciel noir qui entoure sa robe blanc pâle. Le frissonnement des herbes soufflées par la tempête montante, un imperceptible grognement, puis l'explosion d'une montagne de muscles contenue sous le pelage sale d'un jaguar : l'herbivore immobilisé par un coup de mâchoire à la jugulaire s'effondre, le félin l'éventre d'un coup de griffe, esquissant, en dépit de son expérience, un mouvement de surprise devant la vitesse à laquelle se répandent les boyaux. Il plonge la tête dans la béance sanguinolente et entreprend d'aller croquer le cœur. Bruit de sabots.

Lorsque les trois enfants arrivent sur leurs montures, la vache est seule. On la regarde saigner, mourir, pourrir puis changer de forme, devenir le cadavre d'une jeune femme. Cette jeune femme pourrie,

Frédéric Pajak

*J'entends des voix*, récit écrit et dessiné

*Autoportrait*, récit écrit et dessiné

J.-B. Pontalis, J.M.G. Le Clézio, P. Auster, P. Aulagnier,

M. Dorra, M. Foucault, P. Alferi, F. Cusset

*Dossier Wolfson ou l'affaire du Schizo* et les langues

Arthur Schopenhauer

*Schopenhauer dans tous ses états*, dessins de Frédéric Pajak

Zouc et Hervé Guibert

*Zouc par Zouc*, l'entretien avec Hervé Guibert



# Vie imaginaire de Lautréamont Camille Brunel

Cette édition électronique du livre  
*Vie imaginaire de Lautréamont* de *Camille Brunel*  
a été réalisée le 13 mai 2011  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070131792).  
Code Sodis : N46255 - ISBN : 9782072424229.  
Numéro d'édition : 179193.